

Mon pauvre enfant !... Te revoir ainsi ! On t'a apporté mourant, couvert de sang....

—Je suis sauvé, mère, tu l'as dit tout à l'heure, et tu as dit vrai ! Je ne souffre plus, ma tête se dégage, je t'ai retrouvée ! Est-ce que tu crois que je puis mourir à présent ?

Elle l'écoutait, charmée, le regardait avec admiration ; elle tremblait de la tête aux pieds.

Il la fit asseoir sur son lit et s'entretint longuement avec elle, lui raconta sa vie tout entière ; son existence vagabonde avec Fanchon, son arrestation, son envoi dans une maison de correction, son évasion, son engagement militaire sous le nom de Georges Bernard, grâce à la haute protection de Mme de Beauchamp chez laquelle il avait été réuni à Fanchon, ses combats en Afrique et en France, l'ordre reçu de venir à Paris au moment où il allait retrouver sa sœur.

—Tu vas te redonner la fièvre, mon enfant, interrompt à chaque instant Catherine, ne parle pas tant !

—Ne t'inquiète pas, mère, tu es là, je suis guéri, bien guéri.

Et il racontait, racontait toujours, ne s'arrêtant que pour embrasser le visage baigné de larmes de la bonne Catherine.

Quelle joie ! Quels transports !

Le lendemain, Georget voulut se lever.

—Il faut attendre que le docteur le permette, mon Georget ! Ne fais pas d'imprudences, je t'en prie, s'il survenait une rechute... Sans savoir que c'était mon enfant que je soignais, j'étais désespérée quand tu allais plus mal ; songe donc, à présent, s'il t'arrivait malheur !...

—Ne crains rien, mère !

Il dut attendre la visite du docteur Dumont, céder aux prières de Catherine.

Le médecin, en voyant Georget, fut stupéfait de l'amélioration qui s'était produite.

—Mon cher garçon, dit-il gaiement, vous êtes hors de danger, tout à fait hors de danger. Dans huit jours vous serez sur pied ; je n'ai jamais rencontré dans ma pratique de la médecine une convalescence se manifestant si heureusement. Il faut que vous soyez bâti à chaux et à ciment.

—J'ai retrouvé ma mère, docteur, ma mère que j'avais perdue depuis douze ans ; je l'ai revue, je l'ai pressée dans mes bras....

—Où cela ?... Quand cela ?...

—Ici, ce matin.

—Elle a appris que vous étiez blessé, soigné ici ? Elle est venue ? Elle est repartie ?

—Non, docteur, elle n'est pas venue ici, elle y était ; elle n'est pas repartie, la voilà !

Et Georget se jeta dans les bras de Catherine.

Le Dr Dumont les regardait tour à tour, la mère et le fils.

L'étonnement l'empêchait de trouver une phrase ; enfin, il finit par dire :

—Il est heureux, madame Catherine, que vous n'ayez reconnu votre fils que lorsqu'il a été hors de danger, sinon, la force vous eût manqué, et sans vous, sans vos soins, votre dévouement de toutes les heures....

—Oui, docteur, vous avez raison, si j'avais reconnu Georget lorsqu'on l'a amené ici évanoui, couvert de sang, je serais devenue folle de douleur : mes forces s'en seraient allées !

—Vous le voyez, tout est donc pour le mieux. Je ne reviendrai plus, lieutenant, que pour avoir le plaisir de vous serrer la main.

—Venez aussi souvent que vous le pourrez, docteur, afin de me procurer le plaisir de vous témoigner de mon mieux combien je vous suis reconnaissant de vos soins, répondit Georget en serrant la main que le médecin lui tendait.

Aussitôt que celui-ci fut parti, Georget dit à sa mère :

—Tu le vois, j'ai la permission de me lever, veux-tu me passer mes vêtements ?

Catherine prit sur un siège le large pantalon de l'officier de zouaves.

—Ah ! seigneur ! fit-elle, il est en morceaux, j'oubliais que je l'avais décousu.

Le pantalon flottait comme un jupon de femme.

Elle le regardait, toute décontenancée.

Georget éclata de rire.

Elle prit la tunique, les manches manquaient ; le devant avait été coupé jusque sous les bras.

—Quelle défroque ! s'écria Georget, amusé de la figure désolée de la bonne Catherine.

—Mon enfant, je ne me souvenais plus... j'ai tout ravagé... les médecins l'ont commandé....

—Ne te fais pas de mauvais sang, mère ; j'ai un peu d'argent dans un portefeuille de cuir rouge, dans la poche de la tunique ; nous rachèterons un uniforme avec cet argent.

Elle lui passa le portefeuille. Il en tira deux billets de cent francs.

—C'est mon arriéré que j'ai touché, dit-il en riant.

—Ces deux cents francs sont toute ta fortune ?

—Il y a bien des camarades qui n'en ont pas autant, mère. Avec cet argent tu m'enverras chercher un autre uniforme, continua-t-il, nous verrons après.

Le domestique s'acquitta de la commission et, le lendemain, Georget, appuyé sur le bras de Catherine Devoissoud, commençait dans le jardinet du docteur Delort sa première promenade de convalescent.

Il était bien faible encore, la fatigue venait vite. Tous deux s'asseyaient alors sur un banc, à l'ombre, et causaient.

Georget redisait les événements de sa vie. Catherine lui expliquait comment elle se trouvait chez le docteur Delort.

—Quel cher brave homme ! Quel grand cœur !... Si tu savais, mère, avec quelle bonté il m'a reçu lorsque je suis allé à Beauchamp retrouver Fanchon !

Plusieurs fois, Catherine lui demanda :

—Et depuis votre départ de Bovernier, vous n'avez jamais revu les misérables qui en voulaient à votre vie ? Jamais Fanchon ni toi n'ont été attirés dans quelque guet-apens ?

Georget fut sur le point de raconter l'attentat comploté par Montaiglon contre sa sœur Fanchon, complot avorté grâce à sa providentielle intervention ; une invincible pudeur ferma ses lèvres.

—Non, mère, jamais, répondit-il ; nous ne les avons jamais revus.

—Ces bandits ont perdu vos traces, peut-être sont-ils allés rejoindre en enfer le diable qui les avait envoyés sur la terre.

—Ainsi soit-il, mère, fit gaiement Georget en l'embrassant.

Il fut bientôt complètement remis de sa blessure ; un événement se produisit qui ne fut pas pour peu de chose dans cet heureux résultat : sur la proposition du général de Wimpffen pour sa conduite en Afrique, des généraux Douay et Faidherbe pour faits d'armes pendant la guerre contre l'Allemagne, il fut décoré de la Légion d'honneur.

Le général Douay lui apporta lui-même, dans la petite maison de la rue de Passy, le noble insigne sur lequel sont gravés ces mots : "Honneur et patrie".

VII

La nouvelle de l'insurrection qui avait éclaté à Paris, les récits faits par les journaux des tragiques événements dont la capitale était le théâtre, les assassinats, l'incendie, les otages massacrés remplirent tout le monde d'horreur à Beauchamp.

Le docteur Delort frémissait de colère à ces lectures que Jacques faisait à haute voix.

—Les misérables ! Avoir incendié les Tuileries ! Anéanti tant d'objets d'art, de documents historiques ! L'hôtel de ville, ce bijou d'architecture gothique si rempli de souvenirs ! Toute notre histoire de Paris était écrite sur ces murs !

—Et tous ces forfaits imbéciles sous les yeux des Prussiens ! Ces gens sont bons pour le cabanon, ce sont de véritables fous !

—Ils ont tant souffert, docteur ! Ils ont enduré la faim, le froid, offert leur sang pour sauver la patrie ; on a bafoué leur dévouement, on les a trahis, répondait Jacques d'une voix triste.

—Oui... Eh bien, mon cher Jacques, ne parlons plus de cela !

M. Delort levait les bras et les yeux vers le ciel d'un air furieux et désolé.

—Que devient Georget, nous ne recevons toujours pas de ses nouvelles ! disait tristement Fanchon.

Jacques essayait de la consoler, mais, lui aussi s'inquiétait du silence de celui qui pendant toute la campagne avait été son compagnon d'armes.

Parmi ces causes de tristesse, d'inquiétude, un événement heureux survint, les Allemands évacuèrent le village ; ils se dirigeaient sur Metz.

On pouvait sortir dans Beauchamp sans que les regards fussent affligés par la vue des casques à pointe, l'oreille blessée par les sons gutturaux de la rude langue ennemie.

On était au premier jour de juillet. Les blés jaunissants couvraient les plaines, les pampres verts et les houblonniers égayaient le versant des coteaux.

Jacques proposa une excursion dans les environs.

On parcourait en voiture tout le champ bûissé libre par les Allemands, on faisait la reconnaissance de ce qui, de ce côté, nous restait de terre française, de cette vieille terre lorraine qui échappait à la rapacité de l'ennemi ; c'était une dizaine de communes autour de Beauchamp à visiter ; c'est tout ce que nous laissait l'ennemi dans l'arrondissement de Metz ; dix communes du canton de Gorze.

Cette proposition fut accueillie avec joie.